

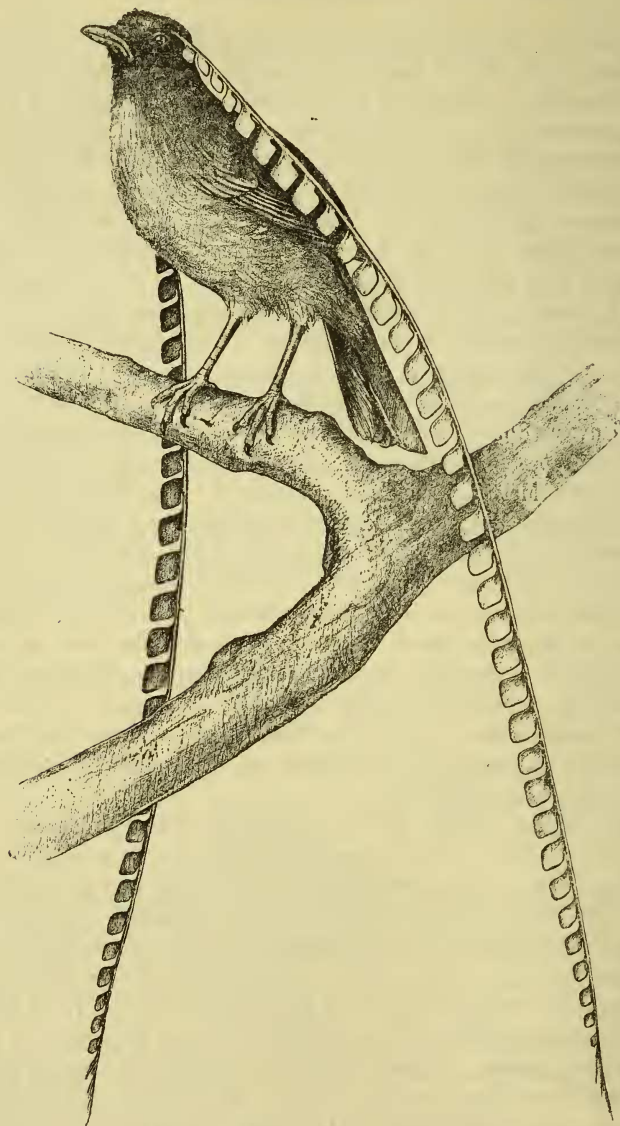
SUR QUELQUES PARADISIERS REMARQUABLES DE LA NOUVELLE-GUINÉE,

PAR M. E. OUSTALET.

Le Muséum d'histoire naturelle vient d'acquérir d'un grand négociant hollandais, M. C. W. R. van Renesse von Duivenbode, trois Oiseaux de Paradis des plus remarquables qui manquaient à nos collections et dont deux constituent les types d'espèces décrites tout récemment sous les noms de *Pteridophora Alberti* et de *Parotia Carolæ*, tandis que le troisième est le mâle, inconnu jusqu'à ces derniers temps, de l'*Amblyornis inornata* Schleg. Si ces oiseaux étaient arrivés en France seulement quelques semaines plus tôt, nous aurions même eu la priorité de leur description. Celle-ci, en effet, a été faite par M. le docteur A. B. Meyer, le savant directeur du Musée de Dresde, dans trois communications successives adressées au Club ornithologique anglais, le 21 novembre, le 19 décembre 1894 et le 16 janvier 1895 et publiées dans les Bulletins du Club (*Bulletins of the British Ornithologist's Club*) en date du 30 novembre, du 29 décembre et du 29 janvier 1895, et c'est le 7 février que des oiseaux exactement semblables aux types de M. Meyer ont été offerts au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Mais si, dans cette circonstance, nous avons été devancés par M. le docteur Meyer qui a exploré lui-même, il y a quelques années, une partie de la Nouvelle-Guinée et qui, depuis lors, n'a cessé de recevoir de ce pays des spécimens zoologiques et ethnographiques, nous avons du moins la satisfaction de voir le Muséum d'histoire naturelle de Paris partager avec le Musée de Dresde l'honneur de posséder les seuls spécimens connus de deux espèces qui, pendant longtemps encore, demeureront très rares dans les collections, et, grâce à M. Milne Edwards, j'ai, pour ma part, le plaisir de pouvoir ajouter quelques détails importants aux descriptions rapides et forcément succinctes qui ont été données du *Pteridophora Alberti* et du *Parotia Carolæ*.

Le *Pteridophora Alberti*, dont je présente ici une reproduction aussi exacte que possible, porte un nom qui fait allusion au caractère le plus saillant de l'espèce, à la présence de deux très longues plumes, insérées de chaque côté de la tête, en arrière des yeux et rappelant vaguement par leur forme les feuilles de certaines Fougères. Ces plumes, d'un aspect tout à fait insolite et dont je n'ai pu trouver les analogues chez aucun autre oiseau, appartiennent à la catégorie de plumes que mon ami Victor Fatio a nommées *plumes émaillées* et qui sont caractérisées par la présence, à l'intérieur de leurs barbes, de grandes cellules polygonales à noyau pigmenté qu'entoure une couche de cellules allongées verticalement, immédiatement au-dessous de l'épiderme incolore. Les plumes émaillées dont les Martins-Pêcheurs, les *Irena*, les Brèves et certains Tangaras nous avaient déjà offert des exemples, n'ont pas de coloration propre, pas plus que les plumes

dites *optiques*, et doivent leur teinte, généralement bleue ou verte, au jeu de la lumière sur la couche d'émail formée par les cellules sous-épidermiques.



PTERIDOPHORA ALBERTI (Meyer).

1/3 de grandeur naturelle.

Ainsi les longues plumes du *Pteridophora Alberti*, qui, dans leur position ordinaire, paraissent d'un blanc nacré, glacé de bleu d'azur, sont d'un brun de corne quand on les regarde par transparence ou par leur face inférieure. Elles présentent en outre une structure très bizarre, les barbes étant complètement avortées d'un côté de la tige, sauf à l'extrémité, tandis que de l'autre côté elles se sont soudées de manière à constituer des lames quadrangulaires, séparées l'une de l'autre par des incisions régulièrement espacées qui se prolongent un peu le long de la tige. On a peine à imaginer le processus de formation de ces productions étranges qui sont l'exagération des expansions et des dilatations cornées des plumes de l'*Anastomus lamelliger*, du *Gallus Sonnerati*, du *Malcoha Cuningi*, de l'*Ampelis garrula*, etc.

Les plumes dont je viens d'essayer de donner une idée sont plus de deux fois aussi longues que l'oiseau qui est un peu plus petit qu'un Merle; aussi, en admettant même qu'elles soient légèrement mobiles, comme les brins et les filets des autres Paradisiers, on peut supposer qu'elles constituent une gêne, en même temps qu'un ornement pour le mâle dont elles sont certainement l'apanage exclusif. Toutefois, cette gêne n'est que temporaire, les longues plumes étant des parures de noces qui tombent après la saison des amours, laissant le mâle assez semblable, comme aspect, à la femelle, qui, à son tour, diffère probablement peu des femelles de Sifilets.

Le *Parotia Carolæ* se distingue encore plus nettement du *Parotia sexpennis*, ou Sifilet ordinaire, qu'on ne pourrait le croire d'après la diagnose succincte de M. A. B. Meyer. Dans cette diagnose, en effet, il n'est point fait mention d'une disposition très curieuse des plumes de la tête, disposition qu'on ne retrouve pas chez le *Parotia sexpennis* et qui est très apparente chez le mâle que j'ai eu sous les yeux. Voici en quoi elle consiste. Les plumes des côtés du front et des lores se relèvent de chaque côté en une double crête frangée de blanc d'argent et légèrement infléchie en dedans à son bord supérieur. Ces crêtes, qui rappellent un peu les disques céphaliques du mâle de l'*Astrapia nigra*, forment, en se réunissant antérieurement, une sorte de coquille bivalve entrebaillée laissant apercevoir une plaque soyeuse et mordorée qui représente la plaque argentée du vertex du *Parotia sexpennis*. Au lieu de s'étendre seulement jusqu'au niveau du bord antérieur de l'œil, comme dans cette dernière espèce, cette plaque soyeuse se prolonge d'ailleurs chez le *P. Carolæ* jusqu'au delà de l'orbite, à la rencontre d'une plaque nuchale, à reflets métalliques, moins développée en revanche que chez le *P. sexpennis*. D'autre part, le plastron de plumes écailleuses qui couvre le devant de la poitrine offre des reflets aigue-marine, dorés et lilas, au lieu de reflets verts et dorés comme chez le *P. sexpennis*. Enfin, les filets qui ornent la tête, au nombre de trois de chaque côté, chez le *P. Carolæ* comme chez le *P. sexpennis*, sont relativement plus courts dans la première espèce; ils n'arrivent guère qu'à l'extrémité des couvertures alaires et se terminent non par un large disque,

mais par une très petite palette ovale. Ils sont précédés de deux ou trois brins avortés.

Les trois oiseaux cédés au Muséum par M. van Renesse van Duivenbode proviennent des monts Yaour, situés au sud-est de la baie Geelwinck qui s'ouvre dans la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée. Ils sont originaires de la même région que le *Pteridophora Alberti* et le *P. Carolæ* décrits par M. Meyer, puisque mon savant collègue et ami indique, comme lieu de provenance de ces Paradisiens, les montagnes voisines du fleuve Ambernon qui se jette dans la mer sur la côte orientale de la baie Geelwinck.

SUR LE DÉVELOPPEMENT
DE LA COQUILLE DES MOLLUSQUES LAMELLIBRANCHES ⁽¹⁾,

PAR M. FÉLIX BERNARD.

Au début de recherches entreprises pour éclaircir la question, encore mal connue, de la phylogénie des Lamellibranches, j'ai constaté la nécessité de procéder à une revision morphologique, fondée sur le développement de la charnière de la coquille chez les Lamellibranches des types Hétérodonte et Desmodonte, qui forment pour les anatomistes l'ordre des Eulamellibranches. J'ai été précédé dans cette voie par M. Munier-Chalmas, et, dans la dernière séance de la Société géologique (18 février 1895), nous avons pu constater la concordance de recherches faites séparément et sur des types différents.

Un point désormais acquis est que le ligament commence par être interne et logé dans une fossette triangulaire. Les dents se développent, dans les cas de plus grande complication, aux dépens de quatre lamelles à chaque valve. Elles sont disposées par paires de chaque côté du ligament; j'appellerai, pour la valve gauche, A et C les lames antérieures, O et Q les lames postérieures; pour la valve droite, B et D les lames antérieures, P et R les lames postérieures. L'ordre des lettres indique leur disposition respective, les lamelles alternant d'une valve à l'autre, en partant du bord dorsal.

Les lames postérieures ne franchissent presque jamais la fossette où est logée la portion interne, en voie d'accroissement, du ligament. (Exceptions : Unionidés, Tridacnids). En tous cas, elles ne se divisent jamais.

Les lames antérieures, en se repliant et en se segmentant, donneront naissance aux dents latérales antérieures et aux dents cardinales. Tous les cas examinés, comprenant la presque totalité des familles, montrent en

⁽¹⁾ Le travail complet paraîtra prochainement dans le *Bulletin de la Société géologique de France*.